

JEAN-YVES

G. MASSIGNON - Contes traditionnels des Teilleurs de lin du Trégor - Ed Picard

Quand le Bon Dieu faisait le tour du monde, un jour, il a rencontré un petit gars qui gardait ses vaches dans un pré. Il y avait un ruisseau qui coulait dans ce pré ; le Bon Dieu ne voulait pas se mouiller les pieds (il sortait peut-être de chez sa mère !) Il a dit à Saint Pierre :

- Si on disait à ce petit gars de nous porter pour traverser le ruisseau :

- Oh! nous sommes trop lourds!

- Pas si lourds que ça, peut-être.

Saint Pierre va trouver le gars.

- Qu'y a-t-il ?

- Tu ne peux pas nous porter sur ton dos pour traverser la rivière ?

- Vous êtes grands et lourds ! Je ne peux pas.

- Mais si, tu pourras bien, si tu veux.

Enfin, après avoir dit non, il a dit oui. Le voilà qui porte Saint Pierre d'abord : à son grand étonnement, il l'a trouvé léger comme une plume.

Et après l'avoir fait traverser, il retourne prendre l'autre : celui-là lui a paru encore plus léger qu'une plume !

Les deux passants avaient l'air très contents

- Maintenant, dit Saint Pierre au Bon Dieu, tu ne donnes rien à cet homme?

- Que veux-tu lui donner ?

- Je ne sais pas, mais il faut le remercier.

- Eh bien ! crie-lui toujours de venir.

Le petit gars revient vers eux.

- Qu'y a-t-il ?

- Demande les quatre plus belles choses que tu veux avoir, et je te les donnerai !

- Demande donc le *Baradoz* (Paradis) ! dit Saint Pierre au gars.

- Oh ! j'ai assez l'habitude de manger du *bara dous*¹ chez moi !

1. Bara dous, pain « doux », c'est-à-dire sans beurre salé dessus.

Ma mère ne me donne pas souvent autre chose.

- Que veux-tu ? lui demande le Bon Dieu.

- Je veux quelque chose, mais pas de *bara dous* !

- Qu'est-ce que c'est ?

- Je voudrais un fusil et une balle, telle que tout le monde aille la chercher quand je l'aurai tirée.

Il a eu le fusil et la balle.

Et maintenant, il fallait penser à une seconde chose.

- Demande le Paradis ! dit encore Saint Pierre au gars.

- Oh ! Maman ne met pas souvent de beurre salé sur mou pain, il est assez doux comme ça !

- Quelle chose veux-tu encore ?

- Je voudrais, quand je regarderai ma mère de travers, que la vieille commence à péter !

Pour la troisième chose, il a demandé à avoir un poirier qui aurait des poires tout le temps, l'hiver et l'été; et tel que les gens venus grimper dedans pour voler des poires resteraient dans le poirier.

La quatrième chose, ç'a été un silet : il suffisait d'en sonner, pour faire danser tout le monde.

Et là-dessus, le Bon Dieu et Saint Pierre ont laissé Jean-Yves.

La première fois que le petit gars a voulu se servir de ses dons, c'était le jour où on finissait de semer le blé chez lui. C'était un jour de fête, puisque les semailles étaient finies ce soir-là. Jean-Yves était seul au coin des cendres ¹, tandis que les autres étaient à manger à table; il n'avait eu qu'un morceau de pain noir. Il regarde sa mère de travers : la vieille se met à péter.

1. C'horn ludu, au coin des cendres : au coin du feu.

Le vieux la regarde, étonné, car c'était un jour de fête, et il y avait des gens à table.

- Pourquoi tu pètes, la vieille ?

- Je ne sais pas.

Le petit gars a regardé sa mère un peu plus. Elle s'est mise à péter tellement qu'elle a été obligée d'aller dehors. Et chaque fois qu'elle voulait rentrer, elle pétait.

- Va dehors, toujours! dit le vieux à sa femme.

Fi Dame Doué ! elle sort dans la cour : ç'a cessé. Elle veut rentrer : voilà qu'elle recommence à péter !

- Mais qu'as-tu donc ?

- Je ne sais pas ce que j'ai comme ça.

La seconde fois, c'était un dimanche. Le père et la mère étaient allés à la messe, et lui, le petit gars, était forcé de rester debout, parce qu'il n'y avait pas de chaises pour tout le monde dans les églises, dans ce temps-là. Et comme il était petit, on ne le voyait pas entre les autres qui étaient plus grands. Il regarde sa mère : la voilà qui commence à péter au milieu de tout le monde. Le recteur était en chaire.

- Qui pète là, donc ?

- Monsieur le Recteur, c'est votre sœur !

- Ma sœur ou la sœur des autres, qu'elle aille dehors

La vieille a dû sortir.

La messe finie, Jean-Yves a pris son sifflet, Les gens, à peine avaient-ils quitté l'église, se mettaient à danser sur la place ! Le recteur n'était pas content.

- Vous êtes fous ! a-t-il dit. Vous dansez en sortant de la messe ! Il ne l'a pas dit deux fois qu'il s'est mis à danser avec les autres. Et Jean-Yves ne cessait pas de sonner de son sifflet.

Mais ce n'est pas permis de troubler l'ordre comme ça.

Plus tard, deux gendarmes sont arrivés pour le prendre. Quand le premier est venu pour l'emmener, Jean-Yves l'a trouvé en train de cueillir des poires dans son poirier.

- Bonjour, mon petit gars !

- Bonjour, monsieur. Où allez-vous ?

- Chercher des poires sur ton arbre. Il paraît qu'il en a toujours.

- Ah ! tiens.

Quand il a été arrivé dans le haut de l'arbre, Jean-Yves a dit :

- *Staga da chom staga* ! Qu'il reste attaché là!

Et le gendarme ne pouvait plus quitter l'arbre.

Un autre gendarme est arrivé à son tour pour emmener le petit gars.

Il voit son camarade grimpé dans le poirier.

- Tiens ! si je cueillais des poires, moi aussi !

Il monte dans l'arbre à son tour. Mais Jean-Yves a dit la même chose pour lui que pour l'autre. Et tous les deux ont dû passer la nuit dans l'arbre. Le lendemain, ils étaient transis de froid à cause de la gelée blanche, et rompus de fatigue.

- Laisse-nous partir d'ici ! ont-ils dit au gars dès qu'ils l'ont vu nous ne te ferons pas de mal.

Les gendarmes sont partis : ils n'étaient pas contents.

- On ne peut pas l'avoir, ce gars-là ! ont-ils dit dans le pays.

Fi Dame Doué ! le lendemain, c'est le recteur qui est arrivé, pour voir s'il pouvait s'approcher du petit gars. Jean-Yves était en train de garder les bêtes.

- Que fais-tu ? demande le recteur.

- Je garde les vaches.

- Oh ! oui, tu gardes les vaches.

Le petit gars attrape son fusil, et tire un coup sur un buisson d'épines.

Le recteur était forcé d'aller chercher la halle du fusil là-dedans. Le voilà à se dépêtrer dans les épines. Alors, Jean-Yves se met à sonner de son sifflet : voilà le recteur qui se met à danser dans la haie ! Et il ne pouvait pas en sortir.

Alors, les gendarmes sont venus chercher le petit gars pour de bon, et l'emmener à Paimpol. Il dit comme ça :

Si je voulais tout faire, je le ferais.

- Que veux-tu faire ?

- Essayer mes effets avant de partir.

Il prend son fusil, tire un coup dans la mer. Tout le monde est obligé de se jeter dans la mer pour rattraper la balle. Les gendarmes le laissent là.

Le recteur, qui était dans sa chaire - avec sa soutane encore pleine de piquants -, passe par-dessus les toitures, avec sa chaire, et démolit tout sur son passage, parce qu'il devait lui aussi aller dans la mer.

Alors, Jean-Yves prend son sifilet, et tout le monde se met à danser dans la mer. Le recteur, arrivé au beau milieu de ses paroissiens renversait tout le monde dans la mer. Presque tous ont été noyés.

Quant à Jean-Yves, il est reparti chez lui. Maintenant, je ne sais pas s'il garde encore les vaches -aux champs; il n'en a plus besoin, peut-être !

Conté en septembre 1954 par M. François-Marie Pirriou, 68 ans, teilleur de lin, à La Roche Derrien (Côtes-du-Nord).